



SOEUR LOUISE SALEM

1902 - 1989

Née à Alep, en Syrie, le 19 septembre 1902, élevée chez les Soeurs du Sacré-Coeur de cette même ville, elle est présentée à la Communauté par ma Soeur Boulanger de Damas et fait son postulat à Ajeltoun.

Le 16 Mai 1925, elle entre au Séminaire de Paris et y prend l'habit au mois d'août 1926. Sur sa fiche, un seul placement: Port-Saïd. Elle va y passer 63 ans au service des malades et des pauvres.

A port-Saïd, les Filles de la Charité travaillent à l'hôpital du Gouvernement, hôpital de 300 lits, entièrement gratuit, pour les plus pauvres sans distinction. Soeur Louise y est chargée du service de chirurgie des femmes. Elle s'y montre très bonne infirmière et y travaillera encore à plus de 70 ans.

Elle ne connaîtra en toute sa vie qu'un placement, elle aura pendant 20 ans la même Soeur Servante, ma Soeur Jones, mais elle y vivra 4 guerres meurtrières : 1956... 1967... 1973... 1977.

Port-Saïd est en effet un port sur la Méditerranée à l'entrée du canal de Suez et la nationalisation du canal par Nasser le 26 juillet 1956 provoqua en novembre une guerre menée conjointement par la Grande-Bretagne, la France et Israël. La ville fut prise sous un ouragan de fer et de feu. Six jours durant, les soeurs restèrent jour et nuit à l'hôpital au milieu des blessés et des mourants. Les employés ayant fui, le Médecin-chef dut appeler à l'aide les communautés religieuses qui apportèrent immédiatement leur concours. Les soeurs âgées du Bon Pasteur lavèrent le linge pendant deux jours, sans gaz et sans électricité, tandis qu'à l'hôpital on opérait sur 7 tables sans arrêter.

Les plus mauvais jours passés, la vie reprend. Mais depuis les événements, la pauvreté touche à la misère. Les malades, une fois rentrés à l'hôpital, refusent d'en sortir. Jusqu'en 1956, la Compagnie du Canal donnait une grosse allocation à chaque soeur pour leurs charités privées. Depuis, plus rien. Les soeurs ont juste de quoi vivre et ne peuvent plus répondre à tous les pauvres qui, de plus en plus nombreux, sollicitent leur charité. Soeur Louise

souffre avec ses compagnes de cette épreuve si dure à des coeurs de Filles de la Charité. C'est l'Oeuvre d'Orient qui viendra en aide aux soeurs de l'hôpital et leur permettra de reprendre leurs distributions si nécessaires de pain et de riz. Combien de fois ne fut-elle pas "l'ange de la Providence" dans ces années difficiles.

En juin 1967, c'est la guerre éclair des 6 jours: occupation par Israël de la presqu'île du Sinai, bombardements sur toute la zone du canal : Ismaïlia, Suez, Port-Saïd. Les ruines s'accumulent, la misère s'aggrave dans toute cette région.

Le coût de la vie augmente, les salaires perdent de leur pouvoir d'achat. Pratiquement à Port-Saïd toute la population vivait du trafic maritime mais depuis le mois de juin le canal est fermé. Ces pauvres gens ont les vivres coupés. Des commerçants, eux-mêmes, n'ont plus de quoi acheter parfois du pain pour leurs enfants. Et avec tout cela la menace de guerre qui continue à peser sur la ville. Les soeurs s'évertuent, en proportion des secours reçus, à distribuer pain, riz, thé et aussi couvertures et vêtements chauds, car il fait froid, l'hiver, dans les maisons à demi démolies et dans les sous-sol où s'entassent des familles entières.

Au mois d'août 68; ma Soeur de Gouvea écrit : "La situation devient dramatique... il y a maintenant 15 mois que le canal est fermé. La ville qui était ordinairement animée par le passage des touristes est maintenant morte. Les magasins sont vides. Plusieurs sont fermés... le nombre des pauvres honteux augmente chaque jour... les malades de l'hôpital sont de plus en plus nombreux... les enfants y viennent souvent partager le repas du père ou de la mère hospitalisée..."

En 1969 une partie de la population de la ville est évacuée. Et en février 1971, Port-Saïd qui comptait 350 000 habitants n'en a plus que 10 000. De plus, Port-Saïd, zone militaire du canal, est coupé de tout le reste du pays. Aucun permis n'est accordé ni à une Egyptienne, ni à une étrangère. Lorsqu'en 1972, Notre Mère Chiron vint en Egypte, elle ne put se rendre à Port-Saïd, aucun permis n'ayant pu être obtenu. Et cette même année, les soeurs elles-mêmes ne purent venir à Alexandrie pour la retraite. Très isolées, elles partagent avec les pauvres qu'elles continuent de servir, risques, solitude, souffrances, misère. Le dernier exode de la population et de tous les étrangers avait été déchirant : petits locataires, petits retraités, vieilles femmes et surtout vieillards malades, infirmes; départ douloureux, frisant le désespoir, et pour aller où ? et si rapidement, en abandonnant tout...

Bientôt 7 ans que s'étire cet état de guerre larvée ! Soeur Louise qui vient de franchir les 70 ans est toujours à son poste, bien que sa santé ait été altérée à la suite de plusieurs interventions ; et qu'une aide lui soit nécessaire pour remplir certaines tâches.

Et de nouveau c'est la guerre.
La Soeur Servante est absente, partie à Beyrouth où se tient l'Assemblée provinciale. Le gouvernement lui refuse le retour dans sa maison. Une compagne très aimée, Soeur Geneviève vient de mourir à 49 ans. C'est dans ce pénible contexte qu'éclate, le 6 octobre 73, la guerre du Kippour entre Israël et l'Egypte.

Dans l'hôpital pris en mains par l'armée, les blessés arrivent directement du front, dès les premiers jours, blessés et morts confondus. De jour et de nuit, les soeurs, elles ne sont plus que 6, travaillent sans relâche, sans prendre le temps de dormir et presque de manger. Soeur Louise "rhumatisante et trottinante" se trouve partout. On aurait dit qu'elle avait retrouvé une nouvelle jeunesse.

Dès le 9 les bombardements commencent et les ambulances ne cessent d'apporter de nouveaux blessés, horriblement mutilés et brûlés. Dès les soins d'urgence donnés, ils sont évacués dans le delta. Leur place ne reste pas inoccupée car d'autres ne cessent d'arriver.

Tout près de l'hôpital, des immeubles entiers s'écroulent sous les bombes ; depuis longtemps, les fenêtres n'ont plus de vitres, les canalisations sont crevées.

Saint Vincent doit être fier de ses filles. Ne sont-elles pas les émules de celles que jadis il envoyait sur les champs de bataille malgré le danger ?

Ce n'est qu'en novembre que l'on commencera à recevoir de leurs nouvelles et que l'une d'elles, Egyptienne, pourra arriver jusqu'au Caire. L'arrêt des combats a vidé l'hôpital des derniers blessés. Mais que de ruines ! des immeubles éventrés, des pans de murs calcinés, des toitures qui pendent... S'il y a plus d'un millier de maisons à reconstruire entièrement, il y en a presque autant à réparer. La maison des soeurs a été préservée : la Vierge gardait.

Et une fois de plus la vie reprend... Dans l'hôpital les malades ne cessent d'arriver. Dans la ville qui se repeuple, les problèmes de relogement et de réinstallation se multiplient. Les soeurs se penchent surtout sur la nécessité de scolariser les enfants et de tout faire pour aider les

familles dans ce sens. Alors distribution de tissus pour les uniformes, achat de chaussures et de fournitures scolaires et le jour de la rentrée c'est la joie, après cinq ans de fermeture des écoles, de voir les rues pleines d'enfants comme autrefois.

Les nécessités alimentaires ne sont pas oubliées pour cela et chaque mois 1400 à 1600 miches de pain sont fournies aux familles les plus nécessiteuses.

Soeur Louise continue son office auprès des malades de son service et comme ses compagnes profite des heures libres de l'après-midi pour visiter des familles pauvres. Elle en connaît tant depuis 50 ans qu'elle travaille à Port-Saïd ! Mais justement 50 ans, c'est... un nombre qui ne passe pas inaperçu et le Ministère de la Santé ne l'a pas oublié. Aussi a-t-il été prévu une cérémonie au cours de laquelle le ministre doit décorer Soeur Louise, mais il a compté sans elle !

Présente aux jours de danger et aux heures de souffrance, elle se refuse énergiquement à être présente aux "heures de gloire". Elle n'écoute rien ni personne. Ce n'est pas pour rien qu'elle a un caractère obstiné !

Elle a dit : non, c'est non ! Et le ministre en sera pour ses frais.

Il devra se contenter de féliciter d'abord "la religieuse qui se donne volontairement, dans un dévouement jamais lassé, aux pauvres et aux malades, puis la Communauté internationale qui se dévoue à Port-Saïd depuis 71 ans."

Mais la décoration n'avait jamais été remise officiellement à Soeur Louise. Ma Soeur Bruno, au cours d'un séjour en Egypte, résolut la question. Un soir à la récréation de Port-Saïd, Soeur Louise fut décorée avec tout le faste voulu... accompagné des taquineries des unes et des autres... avec un brin d'émotion aussi en pensant à cette cinquantaine d'années passées à l'hôpital à travers bien des difficultés, la guerre en particulier.

Leur Soeur Louise, toutes l'aimaient bien, même si parfois il fallait un peu souffrir des angles de son caractère. Si souvent elle cherchait à faire plaisir ! Sa nature énergique et orgueilleuse ne pliait pas facilement, mais ce défaut n'était-il pas l'envers d'une qualité. Elle sait ce qu'elle veut et cherche à l'imposer à l'occasion. Régulière aux exercices de communauté, fidèle à sa vie de prière, elle fait des efforts pour être bonne avec toutes mais la douceur ne sera jamais sa qualité dominante ! Et pourtant comme elle a su se mettre au service des malades et des pauvres, de quels soins et de quel amour elle les entourait.

Un fait en dira plus que des discours. Un musulman du quartier se caractérisait par sa virulence contre les soeurs. Il ne manquait pas une occasion d'en dire du mal. A la suite d'une chute, il fut atteint de gangrène à la jambe et dut venir se faire soigner à l'hôpital. Le pansement dégageait une telle odeur que personne ne voulut s'en charger. Ce fut Soeur Louise qui s'en occupa. A mesure que les soins se prolongeaient, le malade s'adoucissait et un jour Soeur Louise le surprit à prononcer cette phrase étonnante :

"Il n'y a de miséricorde que dans la Croix."

Un accident cérébral, amenant une paralysie partielle interrompit définitivement son service auprès des malades : Soeur Louise ne va plus à l'hôpital, mais elle n'a pas fini de rendre service ni de servir les pauvres.

Appuyée sur sa canne qui ne la quitte pas elle s'en va par les rues, passe chez les commerçants qu'elle connaît tous et leur fait des commandes pour la maison ou les distributions, guette les soldes avantageuses, s'informe auprès de son ami le changeur pour changer l'argent à bon escient, s'arrête au bord d'un trottoir pour bavarder avec un ancien malade.

Se promener avec Soeur Louise n'est pas une sinécure ! Ses connaissances sont innombrables et en toute rencontre, chacun tient à l'aborder. On sent combien elle est aimée et respectée de tous. Ses compagnes disaient en riant que lorsqu'elles sortaient avec elle, on faisait les 14 stations. Mais aussi, à cause d'elle, que de dons arrivaient pour les fêtes chrétiennes comme pour les fêtes musulmanes.

Et les années passent... Aussi longtemps qu'elle le peut, Soeur Louise continue ses visites aux familles pauvres, les aidant matériellement et moralement. Et il y a tant à faire ! Puis vient le jour où elle ne peut plus quitter la maison. Les derniers temps sont difficiles. L'impossibilité de se rendre utile, le non-faire, ne bonnifient pas le caractère. De dépendante des autres, ce dont elle souffrait, elle devient exigeante et peut faire souffrir. Il lui faut ceci, elle réclame cela...

Mais voici le dernier jour et ses compagnes la découvrent sous un jour tout nouveau. Elle, qui tout au long de sa vie avait si souvent fait preuve d'activité débordante, d'énergie et aussi... d'autorité, rayonne d'une paix extraordinaire. Aux demandes répétées :

"Soeur Louise voulez-vous ceci ? De quoi avez-vous besoin ?" elle répond invariablement : "C'est fini... J'ai tout ce qu'il me faut... Je n'ai besoin de rien..."

Et c'est ainsi que, calme et sereine, consciente jusqu'à la dernière minute, elle s'endormit en Dieu, le 9 septembre 1989.

Comment ne pas évoquer la parole de Saint Vincent: "Celle qui aura servi les pauvres toute sa vie verra arriver sans effroi l'heure de sa mort."
Les pauvres, Soeur Louise les avait servis, tout au long de ces 63 années, "à la sueur de son front et à la force de ses bras."

Et ils le lui ont bien rendu.

Sa mort jeta le deuil sur tout le quartier. On l'avait exposée à l'entrée de la maison et de toute la journée le défilé ne cessa pas. Son enterrement unifia chrétiens et musulmans, riches et pauvres. Les gens du souk ne voulurent pas la mettre dans la voiture mortuaire qui attendait. Quatre solides musulmans la portèrent sur les épaules en passant par toutes les rues et ruelles qui l'avaient vu si souvent passer et repasser en interpellant celui-ci ou celui-là. Elle traversa ainsi le bazar où toutes les boutiques étaient vides de leurs propriétaires. Une foule nombreuse suivait le cercueil.

L'un des porteurs à qui un camarade proposait de le remplacer pour lui permettre de se reposer, répliqua :

"C'est ma mère et tu veux que je me repose ? Non, je veux jusqu'au bout lui prouver ma reconnaissance."
L'Eglise Sainte Eugénie était trop petite pour contenir la foule plongée dans un profond silence. Beaucoup, religieuses, médecins, infirmières, employés de l'hôpital, vendeurs du bazar, amis de tous genres accompagnèrent jusqu'au cimetière celle qui les avait tant aimés et servis.

"On manifeste la gloire de Dieu en parlant des vertus des Soeurs. Il les avait mises en elles pour les sanctifier et il veut aussi que nous en fassions notre profit en les imitant."

Saint Vincent, Conférence du 9 - 12 - 1849.